

Interview :

# Bernard-Henri Lévy : les travaux de l'anti-fascisme sont toujours à recommencer

Un roman\* « comme une partition de musique : sur plusieurs clés, plusieurs portées », à l'image de la vie que se rêvait Benjamin, son héros. Un roman à plusieurs voix, un complexe Jeu de la Vérité...

Histoire d'une vie « exceptionnelle » par « son échec, sa faillite, sa banqueroute », riche d'enseignements pourtant et qui mène Benjamin du luxe collabo de l'avenue Ingres, à la prison, à « l'étrange chemin » aux « chapelets de grenades, de fusils, de mitraillettes » de Sabra au Liban, à la « clandestinité », « médiocre » de l'action directe en Italie. Avant que Benjamin ne se réveille et se retrouve, sans aucun « empoids qui grève l'identité des hommes », dans « la seule ville vraiment cosmopolite », Jérusalem, « ceil du cyclone ».

Histoires aussi de certaines Frances : celle des années 40, collaboratrice ou résistante ; celle de Sagan ou de l'engagement pour James Dean ; celle de la guerre d'Algérie,

encore, et « des cadavres d'Arabes que l'on repêchait dans la Seine » ou « des porteurs de valise du F.L.N. ». France du prolétariat, du maoïsme ; de la haute couture, des lettres et des arts ou des « appartchik repus »...

Histoires de terrorisme, de ses « querelles de boutique... sordides » ou de ses « vrais grands compteurs ».

Histoires d'amour enfin, de diables au corps. Avec en filigrane, la mort du père, et « la fidélité du peuple juif qui... n'a jamais cessé de témoigner pour les plus hautes valeurs de l'humanité », dira Mathilde, la Catholique. « Un raccourci du siècle », inquiet mais pas désespéré, car : « il pourrait suffire d'un homme » pour faire « face à la horde » ; c'est ainsi que Benjamin conclue ce qui devient son testament.

Hélène Keller-Lind

\* Le Diable en tête, de Bernard-Henri Lévy (Grasset, 504 p.).



Photo Jean-Régis Roussel, Giasset

## Le roman d'un « enfant du siècle »

• **dhv** : « Le Diable en tête », est-ce le portrait d'une génération perdue, d'une France perdue ? Pourquoi un roman ?

• **B-H L** : Ce n'est le portrait d'une génération ni manquée, ni perdue ; c'est le portrait de ma génération et des avatars du pétainisme, toujours présent en France.

A cet égard, la lutte de la LICRA ne marque ni de dignité, ni d'efficacité. Il faut lutter par tous les moyens à notre disposition. Les travaux de l'anti-fascisme sont toujours à recommencer...

Un roman est un meilleur détecteur de mal ; un roman est branché en direct sur le siècle, et notre siècle est riche en romanesque... et, un roman est plus populaire, il est plus lu... Je crois qu'il y a des ressources d'intelligence dans un roman, plus grandes que dans l'essai théorique.

• **dhv** : Et pourtant, dans votre livre on voit le danger de ce qui est écrit. Vos pages sur les médias sont-elles des accusations ?

• **B-H L** : C'est vrai, il y a les méfiances de l'écriture. Quant aux médias, face au terrorisme, je montre, et je suis sûr d'avoir raison, comment ils sont les alliés du terrorisme ; on sait comment et pourquoi.

• **dhv** : La Bible que Marie, la juive, n'a pas lue, mais que connaissait bien Mathilde la catholique, et Benjamin, est-elle d'une lecture essentielle ?

• **B-H L** : Oui, c'est le texte fondateur. Je ne crois pas qu'on puisse penser la liberté, qu'on puisse penser l'homme, les droits de l'homme sans faire le détour par la Bible. Et, le refus de la Bible est un des stigmates les plus imprégnables qui montrent que le mufle de la Bête est proche...

• **dhv** : Le seul problème qui ait « vraiment intéressé Benjamin » est celui « de la division, de la discorde, du déchirement entre les humains ». Est-ce notre problème à tous ?

• **B-H L** : C'est une des rares choses que je partage avec lui. C'est aussi une des questions qui m'obsèdent : qu'est-ce qui fait que les hommes sont divisés, séparés ; à quel stade de coalescence une communauté devient-elle irrespirable. Comment faire pour qu'un « valeur d'exil » ou de diaspora puisse entamer le béton communautaire ?

Toutes ces questions sont des questions qui m'obsèdent dans mon travail philosophique. Est-ce qu'il est bon que les divisions entre les hommes soient abolies ; est-ce qu'il est bon que les vieilles cicatrices de la mémoire

soient effacées ; est-ce qu'il faut rêver d'une sorte d'unanimité sociale, de concorde universelle ? Ma réponse est que paradoxalement, et contrairement à beaucoup, je chéris et cultive ce qui me sépare de mes semblables, ce qui coupe une communauté...

• **dhv** : Partagez-vous alors le sentiment de Benjamin pour qui Jérusalem est la seule ville où il puisse se retrouver, car c'est « la seule ville cosmopolite » ?

• **B-H L** : Je pense que c'est l'une des seules villes qui répondent à la définition que je donne tout à l'heure. C'est une ville « idéale », en même temps que matérielle, une ville dans les têtes en même temps que sur la terre...

• **dhv** : Y a-t-il un seul diable dans « Le Diable en tête » ?

• **B-H L** : Je crois qu'il n'y en a qu'un ; mais comme il est dit dans les textes sacrés, il prend de multiples visages. Il change de tête. Il prend le visage d'Edouard, comme il prend le visage de Paradis, de Valéno... le diable en ses figures... Y compris, oui, le diable au corps.

• **dhv** : Pourquoi a-t-il eu une relation avec le terrorisme, allant jusqu'au terrorisme, sur

ce terrain propice « du pétainisme transhistorique » dont vous parlez ?

• **B-H L** : Je crois que le Maoïsme y a été pour quelque chose. Je crois que c'était un courant politique plus riche qu'on ne le pense aujourd'hui, assez authentique dans sa volonté de liberté, et qui d'une main allait vers la barbarie, c'est sûr, mais qui d'une autre prenait un tas de garde-fous qui l'empêchaient d'y sombrer.

Au delà de Sartre et Cavalet je crois que l'idéologie Mao, dans ce qu'elle avait de meilleur, a permis d'y résister. Les Mao étaient beaucoup moins archaïques que les autonomes italiens ou les autonomes allemands ; beaucoup plus cultivés, et puis avec une véritable aspiration à la liberté...

• **dhv** : Ne peut-on vous faire le reproche d'être élitiste, dans ce que vous écrivez du peuple juif ?

• **B-H L** : C'est Mathilde qui parle, et sa position est celle de Claudel. C'est la position d'une catholique qui n'a pas vu les trains de la mort et qui regrette, qui expie. C'est la position de François Mauriac et de beaucoup de catholiques après la guerre.

• **dhv** : Vous semblez reprocher à Marie la perte de sa judéité...

• **B-H L** : Oui, et cette perte d'identité mène d'abord à une plus grande vulnérabilité à l'antisémitisme, bien sûr, et à la perte d'une positivité formidable. Mais l'antisémitisme n'était pas seulement une image que nous renvoyait un regard mauvais d'autrui ; et elle a

puter, c'est se rendre vulnérable à l'attaque aussi. Je me suis senti beaucoup plus Homme, plus accompli, mieux ancré dans l'universalité, du jour où j'ai assumé ma judéité, il y a sept ou huit ans.

• **dhv** : La volonté de témoigner de Benjamin est-elle synonyme d'espoir ?

• **B-H L** : Son témoignage doit d'abord le sauver, mais en effet, il suffit de quelques-uns pour changer l'ordre du monde. C'est une vérité que nous connaissons, nous les juifs, que connaissent les dissidents. Il suffit de Sakarow pour que le régime soviétique tremble...

Quant à Jérusalem, c'est l'épicentre de l'orage planétaire. J'en suis persuadé. C'est là le constat d'une certaine situation métaphysique, politique, diplomatique, stratégique.

Mais, contrairement à la position sioniste traditionnelle, ma thèse est qu'il y a une positivité dans les valeurs de l'exil. Je crois que pour pouvoir s'incarner le judaïsme a besoin de la voie exilique et de la voie sioniste, et je crois que l'une nourrit l'autre de l'autre. Je pense que la judaïsme de l'exil sans Israël serait d'une précarité épouvantable ; je pense qu'Israël, sans le judaïsme exilique, de Kafka, Spinoza, Freud, et tant d'autres, donnerait une sorte d'Etat normalisé, un Etat qui ne serait plus juif...

• **dhv** : Comment allez-vous continuer votre lutte ?

• **B-H L** : Avec un autre livre ; avec des interventions sur tous les fronts qui me paraissent importants ; par le témoignage. Le succès de mes livres, au-delà du seuil de narcissisme minimal, ne m'intéresse vraiment que parce qu'ils me donnent ces moyens de



# Le roman d'un « enfant du siècle »

• **déV :** « Le Diable en tête », est-ce le portrait d'une génération perdue, d'une France perdue ? Pourquoi un roman ?

• **B-H L :** Ce n'est le portrait d'une génération ni manquée, ni perdue ; c'est le portrait de ma génération et des avatars du pétainisme, toujours présent en France.

A cet égard, la lutte de la LICRA ne manque ni de dignité, ni d'efficacité. Il faut lutter par tous les moyens à notre disposition, les travaux de l'anti-fascisme sont toujours à recommencer...

Un roman est un meilleur détecteur de mal : un roman est bichonné en direct sur le siècle, et notre siècle est riche en romans... et, un roman est plus populaire. Il est plus lu... Je crois qu'il y a des ressources d'intelligence dans un roman, plus grandes que dans l'essai théorique.

• **déV :** Et, pourtant, dans votre livre on voit le danger de ce qui est écrit. Vos pages sur les médias sont-elles des accusations ?

• **B-H L :** C'est vrai, il y a les maléfices de l'écriture. Quant aux médias, face au terrorisme, je montre, et je suis sûr d'avoir raison, comment ils sont les alliés du terrorisme ; on sait comment et pourquoi.

• **déV :** La Bible que Marie, la juive, n'a pas lu, mais que connaissait bien Mathilde la catholique, et Benjamin, est-elle d'une lecture essentielle ?

• **B-H L :** Oui, c'est le texte fondateur. Je ne crois pas qu'on puisse penser la liberté, qu'on puisse penser l'homme, les droits de l'homme sans faire le détour par la Bible. Et, le refus de la Bible est un des clignotants les plus imparables qui montrent que le ruffale de la Bête est proche...

• **déV :** Le seul problème qui ait vraiment intéressé Benjamin est celui « de la division, de la discorde, du déchirement entre les humains ». Est-ce notre problème à tous ?

• **B-H L :** C'est une des rares choses que je partage avec lui. C'est aussi une des questions qui m'obsèdent : qu'est-ce qui fait que les hommes sont divisés, séparés ; à quel stade de coalescence une communauté devient-elle irrespirable. Comment faire pour qu'une valeur d'exil ou de disparo puisse anéantir le béton communautaire ?

Toutes ces questions sont des questions qui m'obsèdent dans mon travail philosophique. Est-ce qu'il est bon que les divisions entre les hommes soient abolies ; est-ce qu'il est bon que les vieilles cicatrices de la mémoire

soient effacées ; est-ce qu'il faut rêver d'une sorte d'umanisme social, de concorde universelle ? Ma réponse est que paradoxalement, et contrairement à beaucoup, je chéris et cultive ce qui me sépare de mes semblables, ce qui coupe une communauté...

• **déV :** Partagez-vous alors le sentiment de Benjamin pour qui Jérusalem est la seule ville où il puisse se retrouver, car c'est « la seule ville cosmopolite » ?

• **B-H L :** Je pense que c'est l'une des villes cosmopolites, l'une des seules villes qui répondent à la définition que je donnais tout à l'heure. C'est une ville « idéelle », en même temps que matérielle, une ville dans les têtes en même temps que sur la terre...

• **déV :** Y a-t-il un seul diable dans « Le Diable en tête » ?

• **B-H L :** Je crois qu'il n'y en a qu'un ; mais comme il est dit dans les textes sacrés, il prend de multiples visages, il change de tête. Il prend le visage d'Edouard comme il prend le visage de Paradis, de Valério... le diable en ses figures... Y compris, oui, le diable au corps.

• **déV :** Pourquoi a-t-il eu relativement peu de Benjamin, allant jusqu'au terrorisme, sur

ce terrain propice « du pétainisme transhistorique » dont vous parlez ?

• **B-H L :** Je crois que le Maoïsme y a été pour quelque chose. Je crois que c'était un courant politique plus riche qu'il ne le pense aujourd'hui, assez authentique dans sa volonté de liberté, et qui d'une main allait vers la barbarie, c'est sûr, mais qui d'une autre prenait un tas de garde-fous qui l'empêchaient d'y sombrer.

Au delà de Sartre et Clavel je crois que l'idéologie Mao, dans ce qu'elle avait de meilleur, a permis d'y résister. Les Mao étaient beaucoup moins archaïques que les autonomes italiens ou les autonomes allemands ; beaucoup plus cultivés, et pris avec une véritable aspiration à la liberté...

• **déV :** Ne peut-on vous faire le reproche d'être élitiste, dans ce que vous écrivez du peuple juif ?

• **B-H L :** C'est Mathilde qui parle, et sa position est celle de Claude. C'est la position d'une catholique qui n'a pas vu les trains ce la mort et qui regrette, qui expie. C'est la position de François Mauriac et de beaucoup de catholiques après la guerre.

• **déV :** Vous semblez reprocher à Marie la perte de sa judéité...

• **B-H L :** Oui, et cette perte d'identité mène d'abord à une plus grande vulnérabilité à l'antisémitisme, bien sûr, et à la perte d'une positivité formidable. Ma génération a compris que l'antisémitisme n'était pas seulement une image que nous renvoyait un regard mauvais d'autrui ; et elle a compris qu'il y a une formidable positivité du judaïsme : éthique, culturelle, esthétique, fondamentale. L'occulter est d'abord s'em-

puter, c'est se rendre vulnérable à l'attaque aussi. Je me suis senti beaucoup plus Homme, plus accompli, mieux ancré dans l'universalité, du jour où j'ai assumé ma judéité, il y a sept ou huit ans.

• **déV :** La volonté de témoigner de Benjamin est-elle synonyme d'espoir ?

• **B-H L :** Son témoignage offre d'abord le sauver, mais un effet. Il suffit de quelques-uns pour changer l'ordre du monde. C'est une vérité que nous connaissons, nous les juifs, que connaissent les dissidents. Il suffit de Sakarow pour que le régime soviétique tremble...

Quant à Jérusalem, c'est l'épicentre de l'orage planétaire, j'en suis persuadé. C'est là le constat d'une certaine situation métaphysique, politique, diplomatique, stratégique...

Mais, contrairement à la position sioniste traditionnelle, ma thèse est qu'il y a une positivité dans les valeurs de l'exil. Je crois que pour pouvoir s'incarner le judaïsme a besoin de la voie exilique et de la voie sioniste, et je crois que l'une nourrit l'autre. Je suis pour une réarticulation des deux. Je pense que le judaïsme de l'exil sans Israël serait d'une précarité épouvantable ; je pense qu'Israël, sans le judaïsme exilique, de Kafka, Sainza, Freud, et tant d'autres, donnerait une sorte d'Etat normalisé, un Etat qui ne serait plus juif...

• **déV :** Comment allez-vous continuer votre lutte ?

• **B-H L :** Avec un autre livre ; avec des interventions sur tous les fronts qui me paraissent importants ; par le témoignage. Le succès de mes livres, au-delà du seuil de narcissisme minimal, ne m'intéresse vraiment que parce qu'ils me donnent les moyens de m'exprimer très fort sur des causes qui m'importent.

(Propos recueillis par Héliane Keller-Lind)



Bernard-Henri Lévy à la tribune de la LICRA.

(Photo Jacques Zeitler)

## PRIX ANTIRACISTE LICRA 84

Afin de décerner le prix antiraciste 1984 de la LICRA, le jury, présidé par M. Gaston Monnerville, désire recevoir les livres, les disques, les pièces théâtrales qui postulent avant le 15 novembre.

Prière nous adresser les textes à « Prix antiraciste 84 - LICRA, 40, rue de Paradis, Paris 75010 ».